

avec l'orchestre, s'oppose et se mêle à lui, répond à des phrases confiées à des *tutti* de cordes, où l'instrument soliste prend une légèreté aérienne du fait qu'il évolue au-dessus d'une masse sonore compacte et qu'il la domine par la qualité même de sa limpidité, tout ce qui donne son véritable sens à une page comme le *Concerto en sol* de Mozart se dénature si on en fait une œuvre de musique de chambre. Quant au *Concerto* de Max Bruch, emphatique et d'une substance si mince, il est proprement exécration sans son support orchestral. Toute cette grandiloquence est impitoyablement dévoilée dans une exécution au piano. Pourquoi n'aurions-nous pas le courage de le dire ? quand on appartient à la classe de Menuhin, de telles fautes de goût sont impardonnables et, aussi, inexplicables. S'il dédaigne le répertoire des *Sonates* et que son ambition sportive lui fasse une nécessité de jouer les *Concertos*, c'est là un petit travers auquel peu de virtuoses échappent, mais alors qu'il engage un orchestre pour le seconder : le bilan matériel d'un tel concert permet cette fantaisie !

La *Partita en si mineur* de Bach pour violon seul parut singulièrement dépaysée et austère dans ce programme qui comportait encore un *Caprice* de Paganini, la *Chasse* de Cartier, *La Fille aux cheveux de lin*, la *Prière* du *Te Deum* de Hændel, toutes ces œuvres étant des transcriptions ! Voilà ce qui s'appelle avoir le courage de ses opinions et de la continuité dans les idées. On voudrait que ces qualités morales soient au service d'une cause moins contestable.

On songe, devant un tel menu à ce mot cinglant d'un de nos plus illustres confrères qui taxait les infortunés violonistes qui ne sauraient rivaliser avec un Kreisler, un Heifetz ou un Menuhin, « d'obscurs tâcherons ». Le Ciel soit loué ! ils sont là pour nous faire entendre ce que les « as » dédaignent, et pour ne pas jouer ce que ces mêmes « as » nous infligent.

On éprouve un véritable malaise à voir l'éblouissant talent d'un magicien tel que Menuhin rabaisé à un niveau strictement sportif, et c'est à contre-cœur qu'on est malgré tout obligé d'applaudir et de faire cause commune avec ceux qui abandonneraient (peut-être ? Rien n'est moins sûr !) leur jeune dieu, s'il leur offrait une soirée d'une tenue authentiquement artistique (1).

Robert BERNARD.

////// ALEX. TCHEREPNINE, COMPOSITEUR, PIANISTE ET CHEF D'ÉCOLE.

Il faut l'entendre jouer du piano : son rythme brusque mais rond, la fluidité et le naturel de sa technique — s'il le voulait il serait grand virtuose —, sa manière de donner du moelleux à l'accord agressif sans l'édulcorer. Cela commente mieux sa musique que ne l'expliqueraient les plus consciencieuses analyses.

Moussorgsky, et le Debussy au fusain de *Général Lavine* et des grottes et souterrains de Pelléas, sont évidemment ses maîtres. Et, presque seul à présent

---

(1) Au moment où paraissent ces lignes, nous apprenons que Menuhin consacre son prochain récital à trois *Sonates* : Brahms, Enesco et Franck. Nous nous faisons un devoir de porter cette nouvelle à son crédit et nous voulons croire que ce programme, digne de lui, lui vaudra le même succès de la part d'un public accouru aussi nombreux, que celui qu'il a obtenu avec un programme que nous avons tant de mal à lui pardonner.

parmi les Russes, il oppose, à l'excessive spiritualité de l'Occident symphonique un certain matérialisme musical : matérialisme poétique, cordial et ingénieux. Il adore les timbres ; et l'harmonie est pour lui, avant toute chose, l'art de les étoffer. Sa gamme de neuf degrés, panachant le majeur et le mineur, n'est pas un emprunt qu'il fait à l'orientalisme. Il a fort bien pu l'inventer de sa propre fantaisie : son sens de la forme musicale est en effet naturellement non-européen, anti-architectural. Le schéma d'un morceau de musique, ce n'est pas pour lui la cadence élargie en symétries bien balancées ; c'est plutôt la mise en branle, la résonance et le rayonnement de quelque cloche sonore, simple, ou complexe, et que le musicien carillonneur pourra *a piacere* éteindre brusquement ou laisser longuement s'évanouir. Ainsi, la *Festmusik* que l'on vient d'entendre chez Pasdeloup, musique de ballet tirée d'une œuvre lyrique (*les Noces de Zobéide*) est une suite de joyeux déchainements rythmiques et orchestraux. Les rythmes sont savamment articulés, l'orchestre a ces mêmes qualités de clarté charnue qui caractérisent le jeu du pianiste Tcherepnine, et la construction, — selon son esthétique telle que je viens d'en hasarder une esquisse — est, si j'ose dire, légitimement improvisée.

Tout a été dit sur les dangers de l'exotisme en art, sur la facilité de cette pente où l'art décoratif risque de prendre le pas sur l'art, et sur la stérilité qu'entraîne un travestissement artistique de cette sorte : de travailler du chapeau chinois, voilà bien le dernier exercice que je conseillerais à un musicien de nos climats ! Mais le cas de Tcherepnine est tout autre. Sa sensibilité et son imagination sont authentiquement nées aux frontières d'Orient et d'Occident. Il a une technique européenne, et une forme asiatique : sa grammaire est d'ici, sa syntaxe de là-bas.

Le voici qui vit une grande partie de l'année en Chine. Il y a déjà créé écoles et éditions, tout un mouvement musical. Et il faut avouer que si l'interpénétration, déplorable et inévitable des civilisations y amène aujourd'hui les naturels à vouloir (pour varier la formule de Ronsard) « chinoisement chanter la franque symphonie », nul ne pourrait mieux leur prodiguer conseils et avertissements qu'un Tcherepnine.

Grâce à lui, ils se disposent à faire sonner de nouvelle manière leurs théories d'ocre et d'or, sans déraciner leur inspiration. J'ai sous les yeux une grande partition d'orchestre éditée par ses soins, et où le vicomte Hidemaro Konoye a noté pour grand orchestre une musique de cérémonie japonaise (et probablement d'origine chinoise) que l'on connaît depuis une douzaine de siècles. Cette orchestration à la manière occidentale doit sonner à merveille et l'atmosphère de cette mélodie qui se détache d'un fond de quatuor très diaphane et de batterie, est fort prenante, et a l'allure d'une belle simplicité hiératique.

Au cours d'un récital de piano, Tcherepnine nous a présenté d'autres œuvres de ses disciples, presque toutes de caractère pastoral. Aucune ne m'a paru aussi convaincante que cette partition. Mais il y avait des coins charmants surtout au point de vue de la rythmique, et une indéniable fraîcheur d'accent que le sourire d'Extrême-Orient nuançait.

Fred. GOLDBECK.